

les corbeilles, Mélisse et Louise à nouer les paquets, rangea la chambre et s'occupa du souper. Sans en rien dire à Catherine, on en avait soigné le menu, et les enfants, réunissant leurs épargnes, y avaient ajouté des gâteaux, dont raffolait la pauvre Claudine.

Celle-ci suivait du regard les derniers préparatifs du repas de famille.

Etendue sur un lit d'une blancheur de neige, ses pauvres mains amaigries, allongées sur les draps, elle demeurait souvent de longues heures les yeux clos, voyant sans doute des visions intérieures. Quelquefois de grosses larmes roulaient sur ses joues sans qu'il lui devînt possible de les retenir, et dans un soupir de jour en jour plus faible, elle murmurait :

— Claudin !

François revint de la forge, en même temps que Julien quittait la tuilerie. Il s'était décidé à y rester, et travaillait en qualité de mouleur. Très bien vu de ses patrons, il comptait au nombre des meilleurs ouvriers. Vincent apprenait le jardinage, et dépensait ses soirées à prendre de Néra des leçons de botanique.

La famille paraissait d'une grande aisance, quoique quatre des enfants ne gagnassent encore rien.

En dépit de ce que Catherine abandonnait à ses enfants, elle possédait un livret de caisse d'épargne et commençait le trousseau de Louise. Songeait-elle déjà à la marier, cette jolie et modeste fille, travailleuse et bonne, pieuse et sage, qui, après la mort de Jean Tournil, devint la seconde mère des petits ? Elle ne l'avouait point ; peut-être même n'y songeait-elle pas sérieusement. Ce qui est certain, c'est qu'elle n'allait jamais au bal, et qu'elle restait au bras de sa mère durant les promenades du dimanche.

Mais le jardinier chez qui travaillait Vincent, et qui venait de temps à autre tailler, greffer, et planter chez Catherine, apportait pour elle des pots de plantes rares, et venait donner des renseignements sur son apprenti. Il le faisait avec une sorte de gaucherie dont souriait Catherine, et qui faisait rougir Louise. Aussi, ne demandait-elle jamais à sa mère pourquoi celle-ci achetait du linge et préparait son trousseau.

Enfin, la chambre fut rangée, la nappe mise ; il ne restait plus qu'à servir quand, de chaque coin de la chambre, surgirent des bouquets soigneusement cachés. François embrassa sa mère le premier, avec un sentiment de joie mêlé de fierté. Il cachait dans son bouquet une belle montre d'argent depuis longtemps désirée par Catherine. Vincent disparaissait derrière une boîte de fleurs artistement montée par son patron. Julien soutenait un vase de terre modelé avec goût. Il en avait créé le modèle à la grande admiration de ses camarades.

Des plantes d'eau réunies en gerbes et liées par un jonc en formaient le motif ; mais ce qui souleva l'enthousiasme général, ce fut la scrupuleuse réalité avec laquelle Julien représuma une reinette posée sur une large feuille. Catherine embrassa Vincent et Julien le larmes aux yeux. Georges vint ensuite, apportant un cahier merveilleusement écrit et un certificat d'études.

— C'est bien ! dit Catherine, je suis contente.

Elle le regarda doucement, mais ne l'attira point sur son cœur. Alors les fillettes s'avancèrent : Louise avait sur le bras un fichu au crochet, véritable merveille ; Marie une pelote de soie destinée à la chambre de sa mère ; Nichette une solide paire de bas attestant de grands progrès dans l'art du tricot. La bohémienne laissa passer les enfants les premiers, elle savait qu'elle aurait son tour, et cachait sur sa poitrine le petit groupe d'albâtre.

— Eh bien, Néra ! dit Catherine.

La Tzigane se jeta dans ses bras.

— Voici, dit-elle, ce que j'ai pour vous, pour celle que dans le pays on appelle la mère Pélican.

Elle découvrit alors le groupe d'oiseaux.

— Depuis des années et des années vous vous dévouez pour nous, épuisant votre santé, usant vos jours. Oh ! que Dieu vous bénisse, sainte et chère Catherine ! Comme l'oiseau qui, n'ayant plus rien à donner en pâture à ses petits, les abreuve de son sang, vous vous êtes sacrifiée pour eux et pour moi, l'enfant de votre pitié.

— Mais tu es notre sœur, Néra, s'écria François en prenant dans ses mains la main de la bohémienne. Est-ce que tous nous ne t'avons pas adoptée ? Toi aussi tu es de la couvée.

— Claudin ! Claudin ! appela la jumelle.

Celle-ci protestait, obstinée dans son regret.

Catherine se précipita sur le lit de la petite malade.

— Ne pleure pas, ma chérie, dit elle, ne pleure pas ! Dieu nous le rendra. Est-ce que Néra serait pour ainsi dire ressuscitée dans mes bras, si mon Claudin était mort ? Oh ! si tu m'aimes, guéris, ma Claudine, ne me laisse pas cette angoisse sans nom de te voir sans fin souffrir de l'absence de ton frère !...

— Je guérirai, dit Claudine, Dieu est bon, il me prêtera des ailes et j'irai chercher Claudin au paradis.

Puis, voyant combien elle affligeait sa mère :

— J'ai tort de te dire ces choses... Je t'obéirai, j'essayerai de vivre pour toi, rien que pour toi.

Catherine tomba agenouillée près du lit.

La porte s'ouvrit, et un beau garçon, portant l'uniforme des dragons s'avança dans la chambre. Il alla droit à la mère, et la souleva dans ses bras :

— Pierre ! mon Pierre !

— Présent ! c'est ta fête, et me voilà !

— Oh ! s'écria Catherine dont le cœur éclatait, c'est mon plus beau bouquet !

Pierre embrassa les frères, les sœurs, Néra. Il s'émerveilla de la beauté et de la fraîcheur de Louise, vanta l'air modeste de Marie, railla Néra sur le ton de sa peau, tout en regardant François qui souriait ; il voulut voir le cahier de Georges et le vase de Vincent, et ce fut seulement quand il eut donné à chacun sa part de louanges et de tendresse, qu'il prit place à table. Alors il parla du régiment, et montra ses galons d'or. Tout s'était affiné en lui : les manières et le langage. Néra n'exagérait rien en affirmant à Cyprien qu'il reviendrait digne d'elle. La famille l'écoutait émue, charmée et fière. Certes s'il le voulait, il deviendrait officier. Le voudrait-il ? quelles étaient ses intentions ? Mais Pierre affirmait ne pas savoir, tandis que Néra, levant le doigt d'un air railleur, répétait que sa vocation était d'être meunier.

Le regard de Pierre répondit aux malices de Néra par une question à laquelle la petite bohémienne répondit grâce à un signe de tête. Oui, elle avait vu Cyprien. Pierre le comprit, et son expansion redoubla. Claudine elle-même parut revivre. Après le repas, la famille se groupa autour de son lit, et sa couverture se trouva jonchée de fleurs.

Nichette s'esquiva un moment, afin de porter à souper à Madeleine. Celle-ci était toujours dans le même état, rendue immobile par la paralysie, et ne gardait de vivant dans son visage que les yeux.

Pendant ces longues journées d'immobilité et de silence, Madeleine gardait ses yeux fixés sur l'image sainte. Son regard seul était une prière ; tout ce qu'elle endurait s'unissait au divin martyre.

Parfois Nichette entraînait à petits pas dans la chambre de Madeleine, et, s'asseyant sur une chaise basse, elle cousait près du lit de la paralytique. Si elle voyait les yeux de Madeleine se reposer avec une expression ardente sur le chapelet de bois attaché à ses rideaux, elle le prenait et le récitait de sa voix douce, frêle et harmonieuse comme le son de cristal d'un harmonica. Les prunelles de la malade brillaient quand elle voyait entrer Nichette. Cette enfance en fleur s'attachait à cette vieillesse décripée, gardant à peine un souffle de vie.

Nichette avait des attentions charmantes pour cette pauvre.

— Celle-ci est née sœur de charité ! disait la mère.

Tandis que s'achevait la fête de famille, Nichette fit souper la mère Madeleine, puis, s'asseyant à côté de son lit, elle récita le chapelet.

Il était tard quand Pierre alla partager le lit de son frère François. Catherine se coucha la dernière, car longtemps elle veilla le sommeil fiévreux de Claudine. Oh ! chère femme au cœur d'or ! que ne pouvait-elle, comme l'oiseau dont Néra venait de lui donner l'image, ouvrir son cœur et en laisser couler le sang goutte à goutte, jusqu'à ce qu'il eut ranimé cette petite agonisante qui se mourait de la perte d'un frère.

RAOUL DE NAVERY

(A suivre)

Aux Jeunes Femmes et aux Jeunes Filles

Une femme, une jeune fille, a des devoirs sacrés à remplir vis-à-vis de sa conscience, d'elle-même et de ses parents et amis. Une santé débile et chancelante nuit invariablement à l'accomplissement de ces devoirs. La femme qui travaille courageusement pour aider à subvenir aux besoins de la famille ne peut laisser se détruire ainsi sans en prendre souci, le principe de son existence, sa santé, qui est son gagne pain et la base de son bonheur. Nous nous adressons aux personnes pâles et étioilées, à celles qui ont perdu les couleurs de la bonne santé, et surtout à celles qui sont les victimes de cette terrible maladie appelée le beau mal.

Le remède honnête et sûr, est aujourd'hui à votre portée, et le pharmacien du coin l'a en vente. S'il ne l'a pas, il se le procurera pour vous, ce sont les Pilules Rouges du Dr Coderre. Le "Journal de Médecine" a dit de ces pilules : "Elles sont la plus merveilleuse découverte du 19^e siècle."

Demandez à votre pharmacien de vous donner une boîte des Pilules Rouges du Dr Coderre. Les Pilules Rouges se vendent à 50c la boîte 6 boîtes pour \$2.50. Elles sont expédiées par la malle, dans toutes les parties du Canada et des Etats-Unis.

Cie CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE

Boîte de poste 2306, MONTRÉAL.